

CORRIGE DE LA DISSERTATION N°1
sur la citation de Cuvellier

| | |
|--|--|
| <p>La peinture de Delacroix intitulée « La liberté guidant le peuple » témoigne des journées révolutionnaires de juillet 1830 (surnommées les « Trois Glorieuses »), mais elle est devenue bien plus que cela : une icône républicaine lourdement chargée de sens, qui glorifie le peuple, lequel, pour reconquérir ses droits, se laisse guider par cette allégorie de la Liberté (positionnée au sommet d'une pyramide imaginaire vers lequel tous les regards convergent). Tous les personnages semblent ici réunis pour défendre la même cause - la liberté et l'égalité des droits - malgré leurs différences : l'étudiant (un polytechnicien), l'ouvrier des imprimeries, le gamin des rues (qui inspirera le Gavroche d'Hugo) ou le bourgeois au chapeau haut de forme. Certes, la monarchie perdurera au-delà de ces journées, mais la Monarchie de juillet succédera à celle de la Restauration et Louis-Philippe sera non pas sacré « roi de France » comme ses prédécesseurs mais intronisé « roi des Français » ; il s'agit donc d'un début de démocratisation grâce à une monarchie constitutionnelle plus libérale, la dernière de l'histoire de France.</p> | <p>Intro Amorce</p> |
| <p>L'évolution vers le parlementarisme en France au XIX^{ème} siècle semble alors confirmer le caractère indissociable des notions de démocratie et d'égalité, comme l'affirme A. Cuvellier, qui voit dans la démocratie « un type d'organisation politique où dominent les tendances égalitaires ». L'auteur se place dans la lignée des philosophies politiques traditionnelles, qui considèrent que la démocratie est un type de régime politique parmi d'autres, opposable à l'oligarchie ou à la monarchie, voire à toute forme de tyrannie, dans la mesure où elle consiste à attribuer la souveraineté et le pouvoir décisionnel au peuple (demos = le peuple / kratos = le pouvoir). La souveraineté est détenue par l'ensemble des citoyens, et le suffrage universel concrétise, entre autres, ce droit de chacun à participer aux choix des gouvernants, ce qui implique l'égalité des citoyens entre eux. Pour autant un certain nombre de nuances émaillent déjà cette définition philosophique : il s'agit non pas d'une égalité de fait, réelle entre les individus, mais d'une « <i>tendance égalitaire</i> », ce qui permet de souligner le caractère mouvant et toujours inachevé du processus d'égalisation. Par ailleurs, ces tendances égalitaires sont « <i>dominantes</i> », donc non exclusives de tendances contraires. La démocratie est donc certainement et fondamentalement égalitaire par définition, en tant que régime où le peuple, donc tous les citoyens égaux entre eux, détiennent le pouvoir ; mais dans les faits, elle peut s'accommoder d'une inégalité sociale ou économique, voire d'une forme de discrimination, quand elle n'est pas elle-même liberticide pour certaines catégories de population. Ainsi, nous soulignerons dans un premier temps en quel sens la démocratie garantit l'égalité entre les citoyens, puis nous remarquerons que la démocratie peut déroger à ce principe égalitaire. Enfin, nous nous demanderons si la démocratie n'est pas plutôt un phénomène social et si l'égalité suffit à la définir. Pour ce faire, nous nous appuyerons sur les comédies d'Aristophane, <u>Les Cavaliers</u> et <u>L'Assemblée des femmes</u>, l'ouvrage philosophique de Tocqueville, <u>De la démocratie en Amérique</u>, et le roman uchronique de Philp Roth, <u>Le Complot contre l'Amérique</u>.</p> | <p>Restitution et analyse de la citation</p> <p>Problématisation</p> <p>Annnonce du plan et des oeuvres</p> |
| <p>* Tout régime politique qui se dit « démocratique » doit en théorie reconnaître l'égalité des hommes entre eux comme principe premier ; c'est le cas dans le premier article de la DDHC de 1789, dont découlent tous les autres. La principale réforme de la Révolution française fut l'abolition des privilèges et l'homme démocratique selon Tocqueville « comprend mal pourquoi la règle qui est applicable à un homme ne le serait pas également à tous les autres. Les moindres privilèges répugnent donc à sa raison. » L'égalité consiste alors dans une identité de rapport et de traitement, tous les hommes devant être traités de la même manière que leurs semblables, malgré leurs différences constitutives, parce qu'ils possèdent la même dignité humaine ; de même qu'une égalité mathématique établit un rapport entre des grandeurs selon lequel elles peuvent être substituées l'une à l'autre sans pour autant être identiques ($a=b$ et non $a=a$), l'égalité juridique ou politique établit un rapport de grandeur (morale) entre des individus au-delà de leurs différences. Cela se traduira par la distribution d'une quantité égale de droits à chacun : les droits sont les mêmes (=) pour des individus différents ($a \neq b$) et c'est précisément parce que a est différent de b que a peut/doit être égalisé avec b. La bonne loi, « eunomia » mise en place par l'archontat de Solon, doit permettre de préserver l'unité et la cohésion dans la</p> | <p>I/ La démocratie est en théorie un régime égalitaire car toute démocratie implique :</p> <p>a) la reconnaissance de l'égalité sociale des hommes entre eux malgré leurs différences</p> |

pluralité. Or, **nos trois auteurs posent tous l'égalité comme principe fondamental de la démocratie**. C'est cette égalité de droits entre tous que réclame Praxagora, la seule solution pour disposer des mêmes droits étant alors pour les femmes de l'époque - d'ordinaire recluses dans les appartements privés du gynécée situés loin de la rue et des lieux publics - de se déguiser en hommes pour mieux imiter leurs comportements et **hériter des mêmes droits dans l'espace public** : « quand nous aurons déployé les barbes que nous nous attacherons, qui ne nous prendrait pas, là-bas, pour des hommes, en nous voyant ? ». De même, dès l'Introduction du Tome I, Tocqueville affirme **la centralité de l'égalité des conditions dans la démocratie américaine** : elle est « le fait générateur dont chaque fait particulier semble descendre » ; les hommes des temps démocratiques se voient fondamentalement comme des individus égaux, entre lesquels les inégalités ne peuvent être que secondes et réversibles. Il confirmera plus loin qu'il « admire » cette égalité car elle sait « déposer au fond de l'esprit et du cœur de chaque homme cette notion obscure et ce penchant instinctif de l'indépendance politique » (IV, 1). La reconnaissance des mêmes droits civiques à tous les citoyens américains constitue aussi du début à la fin du roman de Roth, le leitmotiv du jeune narrateur et de ses parents, **la principale conviction qui les rassure** et leur redonne espoir suite à l'élection de Lindbergh : « il y avait Roosevelt, il y avait la Constitution des Etats-Unis, il y avait les droits civiques ». Lors de la visite (ou le pèlerinage) à Washington, Herman Roth, après avoir été traité de « Grande gueule de Juif » par un inconnu, recommande à ses fils de lire la tablette qui reproduit le discours de Lincoln à Gettysburg : « Allez, lisez-le. « Tous les hommes naissent égaux » ». Ainsi il n'y a pas selon la loi démocratique de race, de peuple ni d'individu supérieur à un autre ; il n'y a **pas de place pour les « parias »**. On peut même considérer que **la différence est constructive** : le Charcutier d'Aristophane a « grandi sur l'Agora au milieu des disputes » et lorsque le jeune Philip Roth demande pourquoi tout le monde crie chez lui, sa mère lui répond : « parce que tout le monde voit les choses différemment ». Les mœurs démocratiques nous habituent tellement à être égaux dans nos différences que, selon Tocqueville, « la plus petite dissemblance paraît choquante ». Il est donc naturel que, l'égalité devenant une habitude, l'amour de l'égalité croisse de manière exponentielle avec la pratique de l'égalité : « en le satisfaisant, on le développe » confirme Tocqueville. Il considère aussi que l'égalité socio-politique conduit la société démocratique vers une égalisation des conditions matérielles, c'est-à-dire une réduction des inégalités de revenus, de patrimoines et de niveaux de vie. D'ailleurs, la motivation principale de la mise en commun des biens et des personnes pour Praxagora est qu'il n'y ait plus d'inégalités entre les pauvres et les riches : « Personne ne fera plus rien par pauvreté ; tous auront tout ». Egalité de droits signifie ici égalité matérielle des biens et possessions.

* Cette reconnaissance de l'égalité des droits entre les hommes se double d'une **reconnaissance de leur égalité face à la loi**, pour ce qui concerne les droits mais aussi les devoirs, notamment la participation aux prises de décisions. Il s'agit de l'**isonomia** (de iso= égal / nomos = la loi) instaurée entre les citoyens libres par Clisthène dès la fin du VI^{ème} siècle avant J.-C. On remarque ainsi dans Les Cavaliers d'Aristophane que **n'importe qui peut gouverner**, quelle que soit son origine, du fait de la règle d'alternance qui règne à Athènes : les oracles indiquent d'ailleurs que plusieurs marchands se succéderont au pouvoir (un marchand de filasse, de moutons, de cuir puis de boudins). L'assemblée des citoyens permet de prendre des décisions collégiales où l'on vote à main levée, comme en témoigne l'Assemblée des femmes : « il faut pourtant voter à main levée » dit Praxagora et plus loin son mari confirme qu'une décision collective a dû être prise à l'issue de l'assemblée : « qu'a-t-on donc décidé ? ». Le chœur rappelle à juste titre le caractère sérieux et responsable de l'acte : « Tâchons, une fois en possession de notre jeton, de nous asseoir les uns près des autres afin de voter à main levée tous les points que doivent voter nos amies ». D'ailleurs, un texte retranscrivant la décision prise par l'Assemblée d'Athènes était toujours rédigé, commençant toujours par les mêmes mots, « Le peuple a décidé... » Pour le rabbin Bengelsdorf du roman de Roth, les Juifs américains sont, eux aussi, si bien intégrés qu'ils « peuvent participer intégralement à la vie civique de leur pays. Ils ne sont plus obligés de résider à l'écart comme des parias ». **La participation au pouvoir (social ou politique) de tous les Américains est en droit possible** ; Tocqueville admire la mobilité sociale propre à ce « Nouveau Monde » où tout est possible : nul n'est conditionné par sa naissance, contrairement à la société aristocratique ; l'esclave ou l'employé peut un jour devenir le maître ou le patron, et le président de la République reste un homme comme les autres, que l'on appelle « Monsieur » et qui perçoit un salaire pour son travail. S'appuyant sur

b) l'égalité devant la loi (*isonomia*)

| | |
|---|--|
| <p>son observation de la société américaine, il affirme donc que le fondement du régime démocratique réside dans le principe de l'égalité des conditions (laquelle est plus qu'une égalité matérielle et moins qu'une égalité de droits) : les membres d'une société démocratique jouissent tous de l'égalité juridique, ils sont égaux en droit, contrairement au principe d'organisation sociale et politique des sociétés d'ordres ou de castes. Concrètement, cela se traduit par le fait que toutes les positions sociales sont accessibles à chacun des membres en fonction du critère de la compétence ou du travail, sans que l'hérédité puisse fonder une quelconque transmission des positions et des pouvoirs. Cette égalisation des conditions produit d'ailleurs une uniformisation qui n'est pas inutile à l'État, car cela « lui épargne l'examen d'une infinité de détails ». Tocqueville verra même dans certaines communes américaines, administrées selon le modèle du <i>self-government</i>, des « petites Athènes » réactualisant la démocratie directe au niveau local, car « les Américains croient que, dans chaque État, le pouvoir social doit émaner directement du peuple ».</p> <p>* L'égalité peut enfin être considérée comme élément indissociable et même facteur de la liberté car en disposant tous de la même liberté, les citoyens sont habitués à l'exercer, ce qui les rend encore plus indépendants les uns des autres. Une égale liberté d'expression régnait déjà sur l'agora et dans l'<i>ecclesia</i> d'Athènes pour les orateurs, dont le temps de parole était mesuré par la clepsydre, et l'on devine, par le récit qu'en fait Chrémès de retour de l'assemblée, que l'<i>isegoria</i> a été respectée puisque Néoclidès, Évéon puis une femme déguisée en homme (probablement Praxagora) se succèdent à la tribune. Il existe ainsi comme un cercle vertueux entre liberté et égalité selon Tocqueville lors de l'établissement originel de la démocratie : la liberté de choix rend possible la reconnaissance de l'égalité des hommes entre eux, laquelle à son tour « fait contracter l'habitude et le goût de ne suivre, dans leurs actions particulières, que leur volonté ». Ni l'une ni l'autre ne sont innées, elles s'acquièrent réciproquement à force de pratique ; la démocratie est LE terrain privilégié de cette double pratique de l'égalité dans les libertés et de la liberté d'être égaux. La presse sera d'ailleurs considérée par Tocqueville comme étant « par excellence l'instrument démocratique de la liberté ». Si l'invention de l'imprimerie a démocratisé l'accès au savoir, la presse maintient cette égalité du droit à l'information, et pourra même corriger les effets pervers de l'égalitarisme. La démocratie permet en effet à chacun de s'exprimer selon ses moyens et ses désirs propres, lesquels peuvent être relayés par la presse pour peu que les autres ou l'État s'en désintéressent. Ainsi l'égalité doit-elle se voir et se matérialiser non seulement par des prises de décisions communes, mais par des prises de paroles indépendantes et libres, dont l'habitude a été importée aux USA du Royaume-Uni par les colons anglais : « Les Anglais qui vinrent, il y a trois siècles, fonder dans les déserts du nouveau monde une société démocratique, s'étaient tous habitués dans la mère patrie à prendre part aux affaires publiques ; ils connaissaient le jury ; ils avaient la liberté de la parole et celle de la presse, la liberté individuelle, l'idée du droit et l'usage d'y recourir ». De même Herman Roth considère que la presse et notamment la lecture du tabloïd new-yorkais <i>PM</i> (dont le slogan est : « <i>PM</i> est contre tous ceux qui malmènent les autres ») reste l'ultime rempart et garantie démocratique : c'est au début du roman, pour Philip, « la preuve que nous étions encore en démocratie ».</p> | <p>c) ... l'égalité dans la liberté d'opinion et d'expression (<i>isegoria</i>)</p> |
| <p>L'égalité est donc au fondement de la démocratie mais si cela vaut <i>en théorie</i>, cela ne vaut pas toujours <i>en pratique</i> car l'égalité des droits n'est pas toujours effective ni suffisante pour définir un état de droit. La démocratie reste en effet selon Alain « l'effort perpétuel des gouvernés contre les abus du pouvoir », ce qui présuppose qu'ils peuvent exister, y compris en démocratie.</p> | <p>Transition</p> |
| <p>* Il se trouve qu'historiquement, la première constitution démocratique qui tint souvent lieu de modèle, la cité d'Athènes, était non seulement constituée de citoyens libres, mais aussi et surtout de femmes, d'esclaves et de métèques totalement dépourvus de droits : ce n'était qu'une démocratie très relative, voire une forme élargie d'oligarchie. La nécessité pour les femmes, dans <i>L'Assemblée de femmes</i>, de se déguiser en hommes (barbes, manteau, bronzage etc) pour accéder à la parole publique prouve qu'il leur faut ruser et mentir pour contourner cette fausse égalité politique. Et même leur réforme égalitariste ne suffira pas à établir une véritable égalité des droits, puisque les esclaves seront toujours condamnés à travailler pour subvenir aux besoins de la cité (ce qui montre que l'égalité absolue des possessions n'est ni possible ni souhaitable). « Blépyros - Mais la terre, qui la cultivera ? Praxagora - Les esclaves ». De même, malgré des</p> | <p>II / Mais en pratique la démocratie peut tolérer, entretenir voire engendrer des tendances inégalitaires</p> <p>a) Une fausse égalité / trop peu d'égalité tue la liberté</p> |

droits civiques apparemment similaires, il semble inconcevable qu'un Juif figure sur un timbre ou devienne président des USA selon le jeune Philip Roth : « le fait qu'un Juif ne puisse en aucun cas être élu à la présidence – et encore moins un juif grande gueule comme Winchell – même un gosse de mon âge l'avait accepté, tout aussi clairement que si l'interdit figurait en toutes lettres dans la Constitution ». Ainsi, **les mœurs, les habitudes et les tabous culturels persistent au-delà des textes de lois**. Ce que Tocqueville appellera la « tyrannie de la majorité » entretient un certain conformisme de la pensée et du comportement qui peut tout à fait nourrir des préjugés inégalitaires ou racistes et perdurer au-delà de l'établissement d'un régime démocratique. Lors de leur voyage à Washington, la famille Roth voit sa réservation à l'hôtel annulée pour des raisons obscures et le policier intervenu sur place précise que si tous les hommes naissent égaux, « Ça ne veut pas dire que toutes les réservations d'hôtels naissent égales elles aussi ». En Inde, les « Intouchables » souffrent aujourd'hui encore de discriminations et sont traités comme des parias, même si théoriquement ils sont égaux aux autres selon la constitution démocratique du pays.

* Même le respect de l'égalité n'empêcherait pas un manque d'équité car donner à tous exactement la même chose ne garantit pas de **donner ce qui revient justement à chacun selon ses besoins ou ses mérites, ce en quoi consisterait la véritable équité**. La démagogie consiste précisément à ériger au pouvoir des citoyens qui, certes avaient droit aux mêmes chances de réussir que les autres, mais n'ont pas les mêmes compétences ; autrement dit, **ils risquent de ne pas mériter le pouvoir qu'on leur accorde, voire de le détourner à des fins personnelles**. Tel est le cas dans *Les Cavaliers* d'Aristophane : c'est seulement une fois guéri de sa dépendance à la main qui le nourrit que le peuple pourra « réclamer un bulletin de vote pour obtenir la condamnation » de Cléon/ le Paphlagonien ; la métaphore du panier vide (celui du Charcutier) et du panier plein (celui du Paphlagonien) permet d'opposer celui qui a tout donné au peuple, à celui qui lui a tout pris en s'accaparant le bien public : « tu manges les deniers publics », donc il s'est conduit à la manière des « mauvaise nourrices ». Mais la démagogie ne se situe pas seulement du côté des candidats au pouvoir, elle se place aussi du côté du peuple, ou plutôt ici de **la foule guidée par ses affects**, puisque c'est elle qu'on cherche à satisfaire. L'homme de *L'Assemblée des femmes* constate que cela rend le résultat du vote peu fiable : « Je les connais, ces gens-là ; ils votent vite, mais reviennent aussitôt sur leurs décisions ». De la même manière, la désignation de Lindbergh comme candidat républicain à la présidentielle fait suite à une simple « acclamation » de la foule présente, à 4 heures du matin, sorte de « drame pseudo-religieux » qui pour le narrateur « n'offre que les dehors de la spontanéité » ; il s'agit donc au mieux d'un mouvement de foule, au pire d'une mise en scène. Lors de sa campagne puis de sa présidence, Lindbergh s'appuiera essentiellement sur l'image idéalisée de l'aviateur courageux qu'il est, image qui flatte et fait rêver le peuple américain ; il est décrit par le jeune narrateur comme « un héros dans notre quartier comme partout ailleurs ». A force d'aveuglement passionné et d'individualisme, le peuple finit par préférer **un chef qui lui plaît et qui lui promet le bien-être, au lieu d'un chef qui veut le Bien public**. Ainsi, l'égalité des chances peut avoir pour effet pervers d'attribuer les rênes du pouvoir à un homme qui ne le mérite pas. Même si il n'use pas de cette terminologie, Tocqueville se souvient dans le tome I avoir rencontré un riche propriétaire de plantation aux USA ; il le qualifie alors d'« ardent démagogue » et reconnaît qu'en l'écoutant discourir sur la nécessaire hiérarchie des fortunes, il admire « en l'écoutant l'imbécillité de la raison humaine ». Tout ce qu'il écrira à la fin du tome II confirme cette critique implicite de la dérive démagogique inhérente aux démocraties égalitaires : les peuples démocratiques ont tendance à accorder leur confiance à un souverain qui leur ressemble dans ses origines, ses apparences et ses centres d'intérêts. Tocqueville, bien que persuadé du caractère irréversible des progrès démocratiques, teinte même son propos d'une touche de machiavélisme en soulignant que ce qui compte en démocratie n'est pas tant d'aimer l'égalité mais « de le faire croire » ; cet **amour hypocrite de l'égalité** est même une « condition nécessaire pour arriver à centraliser la puissance publique dans une société démocratique », presque un art ou une « science politique ».

* Quand bien-même l'égalité des droits serait respectée et les procédés honnêtes, **la démocratie reste source de frustrations voir de conflits pour ceux qui ne sont pas en accord avec la majorité désignée comme décisionnelle**. Dans *L'Assemblée des femmes*, ce sont les prytanes (magistrats issus des élus de la Boulè) qui ont « décidé d'émettre des avis sur le salut de la cité » provoquant ainsi la réunion de l'assemblée de bon matin sans que personne ne l'ait demandé. Et

b) l'égalité, même garantie, peut engendrer la démagogie

c) même juste, l'élection démocratique reste une tyrannie de la majorité

| | |
|---|--|
| <p>par voie de conséquence, ils provoquent indirectement la prise de pouvoir des femmes et les réformes, ce que l'Homme (symboliquement tenu dans l'anonymat) récuse et refuse, parce qu'il ne se sent ni concerné ni représenté par ces décisions : « Non, par Poséidon, jamais ! Je vais tout d'abord bien réfléchir à ça, et je verrai. Je ne veux nullement me défaire si sottement, à la première sommation, du produit de ma sueur et de mon épargne, avant de m'être bien informé de ce qu'il en est de tout cela ». C'est aussi l'occasion pour Aristophane de détourner la formule consacrée : « le peuple a décidé que... » en « les femmes ont décidé que ». Dans le roman de Roth, le rabbin rappelle que Lindbergh a été « élu démocratiquement et équitablement, par une victoire écrasante » et <u>donc</u> qu'il « ne manifeste aucune tendance à l'autoritarisme ». C'est ici pourtant une majorité de chrétiens américains qui entend dicter sa loi à la minorité juive américaine. Le fait que nos œuvres littéraires choisissent toutes de mettre au premier plan et de donner la parole à des minorités silencieuses ou invisibles n'est d'ailleurs pas anodin : cela permet de questionner la démocratie sur la légitimité de sa majorité et de proposer un regard décalé sur elle. Quant à Tocqueville, il confirme que le fait de se soumettre aveuglément à ce que désire la majorité risque de nous aliéner : « Qu'est-ce donc qu'une majorité prise collectivement, sinon un individu qui a des opinions et le plus souvent des intérêts contraires à un autre individu qu'on nomme la minorité ? » écrivait-il déjà dans le tome I.</p> | |
| <p>La définition de la démocratie devrait donc être déplacée du champ politique vers un champ plus large pour acquérir une valeur morale vraiment fiable et signifiante, ce que suggérait plus ou moins déjà la définition de Cuvellier, car en parlant de « tendance », il semblait aussi identifier là un désir et un processus plutôt qu'un état. Qui plus est, l'égalité seule ne saurait suffire car elle ne garantit pas la liberté ; comme dira Alain, « si la la liberté de penser n'existait pour personne, ce serait encore une espèce d'égalité » : on peut en effet être égaux dans la servitude.</p> | Transition |
| <p>* La démocratie est/doit être considérée comme un état social voire un état d'esprit plus que comme un régime politique. La famille et la vie domestique sont d'ailleurs le vecteur voire le modèle de la démocratie, ce qui prouve que celle-ci peut s'appuyer sur des types d'organisations apolitiques. C'est même le seul moyen de vraiment préserver l'égalité des droits qui la sous-tendent car une moralité et une éducation civiques gravées dans les esprits depuis l'enfance sont de bien meilleurs remparts contre les inégalités que n'importe quelle loi gravée dans le marbre. C'est pourquoi nos œuvres soulignent le rôle prépondérant de la maison et de la famille, bien avant d'établir celui du régime politique, car elles en constituent la genèse et le paradigme. Les femmes seront plus compétentes que les hommes pour diriger la cité, selon Praxagora, précisément parce que « dans nos maisons, ce sont elles que nous employons comme surveillantes et gouvernantes » et qu'elles sont chargées de transmettre les valeurs et les traditions de la société grecque « comme autrefois » selon l'épiphore utilisée par celle-ci. De même, Tocqueville et Roth ont une approche sociologique de la question démocratique. Les premières pages du roman de Roth s'évertuent à décrire une famille juive américaine parfaitement intégrée, qui travaille, va à l'école, vote comme toutes les autres dans un quartier juif proche de New York, dont le nom sonne presque pareil (Newark). Ce sont des « gens sociables, hospitaliers » qui développent une éducation libérale, progressiste et démocratique, bref « une famille exemplaire », qui se définit à travers des valeurs universelles et républicaines et certainement pas religieuses comme on pourrait le croire, car « juifs par hasard ». Tocqueville a donc raison de vouloir décrire l'archétype de l'homme démocratique avant de décrire les institutions politiques qui en découlent, et de considérer les USA, dans l'Introduction de son ouvrage, comme un laboratoire idéal de ce travail d'observation : ce qui le frappe en premier lors de son voyage au Nouveau Monde, c'est l'égalité des conditions, laquelle « donne à l'esprit public une certaine direction ». L'égalisation, pour être solide et viable, doit être sociale avant d'être politique.</p> <p>* Dès lors, la démocratie ne saurait se définir à travers la seule égalité : la liberté semble au moins aussi importante. Trop d'égalité risque de tuer la liberté, car on peut tout à fait être égaux dans la soumission ou la misère, si l'égalité se contente d'être un nivellement des comportements ou des situations. Tel est le constat paradoxal de Tocqueville, qui voit dans la démocratie un risque latent d'égalitarisme excessif qui ne garantit en rien le respect des libertés individuelles et engendre une uniformisation liberticide : les hommes démocratiques ont voulu « être libres pour pouvoir se faire égaux et, à mesure que l'égalité s'établissait davantage à l'aide de la liberté, elle leur rendait la liberté difficile ». C'est donc grâce à la liberté</p> | <p>III/ la démocratie est un phénomène social qui ne se réduit pas à l'égalité de droits</p> <p>a) c'est un fait social et un état d'esprit plus qu'un régime politique</p> <p>b) l'égalité une fois devenue un principe politique ne garantit pas la liberté car trop d'égalité tue la liberté</p> |

| | |
|---|--|
| <p>que l'égalité s'est établie, mais en retour cette dernière risque d'annihiler la liberté dont elle était le fruit en engendrant un despotisme administratif et étatique, certes plus doux et plus invisible, mais d'autant plus dangereux. Il faut donc ici remettre en cause le présupposé de Cuvellier, selon lequel la démocratie ne serait menacée que de l'extérieur par des régimes politiques autoritaires et anti-démocratiques, ce qui revient aussi à reconnaître qu'elle est exposée à des menaces internes où elle engendre son propre contraire. Même le vote est un processus ambivalent : « dans ce système, les citoyens sortent un moment de la dépendance pour indiquer leur maître et y rentrent » ensuite à nouveau selon Tocqueville. Ainsi le despotisme et le totalitarisme peuvent être des fruits de la démocratie elle-même, aussi paradoxal que cela puisse paraître. De même, avec « la loi de peuplement 42 » le gouvernement de Lindbergh prétend respecter les droits des familles à s'implanter dans une région où elles pourront prospérer, comme au temps des pionniers, alors qu'en réalité ce programme vise la seule communauté juive, pour l'affaiblir et l'isoler, ce qui relève d'une discrimination. Au nom de l'identité de tous, on engendre une assimilation forcée qui supprime les identités singulières. Il faut dire que l'identité semble le moyen le plus simple de garantir l'égalité puisque tout ce qui est identique est nécessairement égal ; mais cela n'est pas toujours juste pour autant. C'est ce qui se produit avec la mise en place du communisme des biens et des personnes dans <u>L'Assemblée des femmes</u> : même si cela part d'une bonne intention -corriger une inégalité de richesse ou une inégalité naturelle- cela contraint les individus à devenir identiques aux autres dans leur manière de vivre au quotidien (aucune possession, repas pris en commun) ; pire : cela contraint la vie intime des jeunes gens qui ne sont plus libres de désirer qui ils veulent. Le Jeune Homme aimerait courtiser une jeune fille en toute liberté, mais il se retrouve face à un système de lois qui, sous prétexte de compenser une inégalité naturelle (celle entre les belles, jeunes / les laides, vieilles), va instaurer une nouvelle forme d'injustice : or, « c'est trop dur pour un homme aimant sa liberté ». Ici, la stricte égalité finit par restreindre les droits des uns au profit des droits des autres, en décrétant qui doit désirer ou être désiré. Le Jeune Homme fait la douloureuse expérience d'une discrimination positive en faveur des vieilles ; l'une d'entre elles cherchera à le contraindre en brandissant « un décret en vertu duquel [il] est tenu de venir chez [elle] ». Il s'agit là du déni d'une liberté fondamentale, celui de rester propriétaire de son propre corps et d'exercer sa vie privée/sexuelle comme on le souhaite.</p> <p>* La démocratie est donc autant un horizon vers lequel il faut tendre qu'un état social originel dont s'inspire le régime politique moderne. Tocqueville remarquait déjà que « les siècles démocratiques sont des temps d'essais, d'innovation et d'aventure », ce qui veut dire que la démocratie ne s'est pas faite en un jour - le mouvement d'égalisation des conditions a pu commencer sous l'Ancien Régime - et ne s'arrête pas à quelques déclarations de principe ou d'intentions : « je ne m'en fie point aux grandes assemblées politiques, aux prérogatives parlementaires, à la proclamation de la souveraineté du peuple » insiste Tocqueville. La démocratie est un processus qui reste toujours ouvert, car toujours inachevé, et jamais acquis ; c'est un mouvement social transhistorique dont il est toujours possible de corriger la trajectoire et il dépend des nations que « l'égalité les conduise à la servitude ou à la liberté, aux lumières ou à la barbarie, à la prospérité ou aux misères », conclue le philosophe. La leçon morale du roman de Roth semble être similaire : le vote peut tout aussi bien servir à mettre au pouvoir un dangereux antisémite qu'à réélire Roosevelt, l'un des meilleurs présidents, l'un des préférés des Américains, représenté sur le Mont Rushmore. Mais cela ne tient qu'à un fil d'interprétation, celui du texte de la Constitution américaine, lequel peut servir tout autant à protéger les USA d'un réel complot nazi que d'un imaginaire complot juif ...</p> | <p>c) la démocratie est plutôt un horizon ou un idéal d'égalité vers lequel il faut tendre</p> |
| <p>L'égalité est donc sans aucune doute un des principes fondamentaux de la démocratie, qu'elle soit sociale ou politique. Il n'en reste pas moins que l'établissement d'un tel régime politique ne garantit pas le respect de toutes les formes d'égalité : trop peu d'égalité, de fait, peut résulter de l'égalité de droit ; et trop d'égalité peut ruiner la liberté. L'égalité dit être présente sans être omniprésente. Ce qui nous amène à considérer que la démocratie est un équilibre subtile entre égalité et liberté, équilibre au sein duquel c'est la moralité civique des uns et des autres qui fait la différence. Pour qu'elle conserve un sens et une réalité, il faudrait donc, comme le souligne Robert Legros, qu'« en démocratie, tous les pouvoirs émanent de l'humanité, s'exercent au nom de l'humanité et s'accomplissent sous la surveillance de l'humanité ».</p> | <p>Conclusion</p> |